

# Le Monde



## 143, rue du Désert » : chez Malika, havre hors du temps entre Alger et Tamanrasset

*Le cinéaste algérien Hassen Ferhani filme la tenancière d'une buvette plantée au milieu d'une immensité aride, et sa relation à ses clients.*

Par Murielle Joudet

### L'AVIS DU « MONDE » – À NE PAS MANQUER

Après le splendide et très remarqué *Dans ma tête un rond-point* (2015), qui filmait le quotidien des employés d'un abattoir à Alger, le cinéaste algérien Hassen Ferhani reprend sa tentative d'épuisement d'un lieu avec son nouveau documentaire, *143, rue du Désert*. Soit l'adresse de Malika, 74 ans, tenancière d'une buvette sise au milieu du Sahara où font halte, le temps d'un repas, d'une cigarette et d'un thé, ceux qui parcourent la Nationale 1 reliant Alger à Tamanrasset, une ville à l'extrême sud du Sahara. Pour les routiers habitués à l'emprunter, Malika est une institution, un visage familier planté au milieu d'un aride nulle part, et que l'un d'eux surnomme « la gardienne du vide ».

#### A Alger, les bouchers n'ont que l'amour à la bouche

Dans ce huis clos ouvert sur l'immensité, Malika devient témoin, involontaire mais toujours curieuse, de la vie de ses clients : l'un qui n'arrive plus à vivre de son métier, l'autre parti en quête de son frère disparu, ou encore cette mystérieuse touriste qui sillonne les routes seule sur sa moto. La barrière de la langue n'empêche pas ces deux femmes de parvenir à se comprendre (parfois Hassen Ferhani intervient pour traduire à l'une les propos de l'autre) jusque dans les silences. La scène revient comme une rime : un client est assis à côté de la vieille dame, tous deux regardent l'horizon, et soudain, sans qu'aucune gêne se fasse sentir, oublient de parler. Malika ou cette splendide prisonnière du désert que l'on chérit autant pour sa qualité d'écoute que pour la nonchalance mâtinée d'ironie de son regard sur le monde et sur elle-même, ou pour la profondeur de son silence, qui agit comme un répit.

#### Attente métaphysique

Ces moments de stase font tout le prix de 143, rue du Désert, parce que Hassen Ferhani parvient, par la rigueur de ses cadrages et du montage, à restituer leur intensité, leur vibration – il ne fait aucun doute que le documentariste a pensé à John Ford en gorgeant son film de surcadrages et en filmant cette femme prise dans une attente métaphysique, de cette attente qui ne réclame rien, qui nous paraît ici comme la plus haute forme d'existence.

Hassen Ferhani excède toujours la matérialité d'un lieu pour le transformer en théâtre où chaque visiteur ouvre un nouvel acte, en camera obscura qui projette les contours d'une vie, d'un groupe, d'un peuple –, le hors champ ne cesse de se charger à mesure que l'on avance. Les contours, surtout, d'une vie de femme qui se dit par bribes, et qui laisse entrevoir, au détour d'une conversation anodine, l'épaisseur géologique d'une existence. Sous le regard du cinéaste, Malika se transforme, tour à tour prisonnière, gardienne du désert, mère de substitution, psy improvisée, petite fille, grande sage attachée à rien, si ce n'est à ses deux chiens et à son chat. Femme meurtrie et insubmersible, mais définitivement mythologique. Et 143, rue du Désert de laisser une empreinte inoubliable, celle d'une fiction qu'on aurait rêvée.